

retour triomphal des meurtriers d'Istria. Tout d'abord, l'exercice de la police, dont l'incapacité s'était manifestée d'une façon si évidente, devint de plus en plus illusoire. Les agents de cette administration, irrégulièrement payés de leurs maigres traitements, terrorisés eux aussi par une organisation occulte infiniment plus puissante que la leur, ne faisaient à peu près aucun service. Parmi eux, d'ailleurs, se trouvaient de véritables complices de la sinistre « Compagnie », tel le commissaire François Perrussel, incarcéré au commencement de l'an VI et détenu longtemps à Paris à la prison de la Force, qui n'échappa que par un acquittement scandaleux du tribunal criminel de la Haute-Loire au châtement qu'il avait plusieurs fois mérité. Quant au Bureau central, servi par de tels auxiliaires, il était réduit à l'impuissance la plus complète. Le plus intelligent de ses membres, le pelletier Vingtrinier, ne prenait plus aucune part à ses travaux. Obligé de fuir une première fois en Suisse pour se soustraire aux menaces de mort dont il était sans cesse l'objet, il avait pris de nouveau le parti de se cacher pour échapper à la rage de Storkenfeld et de ses acolytes, excités encore contre lui par les diatribes du journaliste Pelzin. Ses deux collègues offraient bientôt leur démission au ministre de la police, lequel, du reste, ne sachant qui nommer à leur place, s'empressait de la refuser.

Aussi, presque chaque jour un nouveau crime, un nouveau scandale s'ajoutaient-ils à ceux de la veille. Leur bilan détaillé fait partie de l'histoire des « Compagnons de Jésus » : ce n'est donc pas le lieu de l'entreprendre ici. Qu'il suffise de dire que, jusqu'à la veille du 18 fructidor, on assomma, on poignarda sans relâche à Lyon. Lorsque les coups portés avaient déterminé la mort, on envoyait la victime « voyager » sur le Rhône ou la Saône : certaines d'entre elles, encore vivantes, furent assommées dans l'eau alors qu'elles tentaient de regagner la rive. Le *Réveil du Peuple*, le « chant assassin » comme on l'appelait alors, interdit le 18 nivôse an IV par un arrêté du Directoire, retentissait chaque nuit dans les rues :

Guerre à tous les agents du crime !
Poursuivons-les jusqu'au trépas ;
Partage l'horreur qui m'anime,
Ils ne nous échapperont pas !

Et, au jour, la devanture de quelque boutique appartenant à un commerçant qualifié de « mathevon », apparaissait barbouillée de sang. Storkenfeld et Pin prenaient une part active à tous ces méfaits, forts de leur acquittement et de la terreur qu'ils inspiraient.

Cela continua ainsi jusqu'en messidor an V, jusqu'à l'arrivée à Lyon du général Kellermann, commandant de l'armée des Alpes, c'est-à-dire pendant près d'une année ! Le 3 du même mois, Storkenfeld mettait le sceau à ses forfaits. Rencontrant le maréchal des logis Harel, du 9^e dragon, qu'il poursuivait de sa haine depuis l'affaire de l'hôpital, celui-là même qui l'avait arrêté lors de l'assassinat d'Istria, il lui portait deux coups d'une épée renfermée dans une canne et il le blessait grièvement à l'épaule et au ventre. On réussit à se rendre maître de sa personne. Malgré sa rage et celle de ses amis, il fut impuissant, cette fois, grâce à l'énergie de Kellermann, à recouvrer sa